



REMINISCENCES ET REVENDICATIONS

Je rencontrais, il y a quelques semaines, en voyageant, un de mes anciens compagnons d'université, qui s'occupe beaucoup de questions d'économie sociale. Après les salutations d'usage, il me dit : "Je suis très aise de vous rencontrer, car j'ai lu par hasard, l'autre jour, dans une revue agricole anglaise une charge à fond de train contre un de nos journaux français, auquel je sais que vous vous intéressez beaucoup et, je me suis dit que, lorsque je vous rencontrerais, je vous prierais de me renseigner sur le bien ou mal fondé des fort blessantes insinuations faites par cette revue contre les Canadiens-français, surtout au point de vue de leur pratique agricole". "Ces insinuations, me dit-il encore, m'ont fait de la peine, mais, en même temps, je suis forcé d'admettre que, sous certains rapports, nous sommes réellement en arrière des Canadiens, de nationalité différente, des autres provinces de la Confédération et même de la nôtre. Le peu de progrès agricole que nous avons fait, quoique bien lentement, nous ne l'avons réalisé, assez généralement, qu'en suivant ceux qui nous ont tracé la voie, et cela de loin seulement."

Comme mon interlocuteur est un homme dont l'opinion a pour moi

beaucoup de valeur, vu son importante position sociale et le prestige dont il jouit, je devins tout chagrin de l'entendre faire, au sujet de nos concitoyens, l'admission de leur soi-disant infériorité. Je me sentis blessé au vif par une aussi injuste appréciation et je crus qu'il importait de lui prouver que sa manière de voir est contredite par les faits. Cette opinion est partagée, malheureusement, par un trop grand nombre de nos concitoyens des classes supérieures. Absorbés par leurs travaux intellectuels, ils ignorent beaucoup de choses de la vie pratique du peuple et sont portés à accepter toutes les sottises que débitent contre nous certaines gens qui ont intérêt à nous ignorer, ou bien à nous dénigrer, justement parce qu'ils savent que, à armes égales, au moral comme au physique, nous sommes d'assez rudes adversaires et prenons le premier rang un peu plus souvent qu'à notre tour.

J'entrepris donc de rectifier l'opinion de mon ami à notre égard, et voici la conversation que nous eûmes ensemble, sur ce convoi, où nous venions de nous rencontrer.

Votre jugement sur nos compatriotes, lui dis-je, au moins pour ce qui concerne nos pratiques agricoles, n'est pas juste. Vous allez me